

ETRANGER

Alvaro Mutis, écrivain universel

LA soixantaine allègre et le sourire à la Noiret, Alvaro Mutis ne ressemble en rien à l'image attendue du romancier latino-américain : il ne boit pas de maté, ne milite dans aucun parti, n'est ni le fils adoptif de Borges ni le voisin de palier de Garcia Marquez, rejette les torrents du baroque et dédaigne le réalisme magique ; insolence suprême, il ne pointe à aucune ambassade : « J'ai toujours refusé cette prostitution qui consiste à devenir un écrivain d'Etat. Aussi, ai-je préféré travailler dans le secteur privé. » Directeur des relations publiques de la Esso Colombiana, chef de publicité d'un réseau d'importation d'une grande marque de bière, représentant de la Twenty Century Fox, Alvaro Mutis n'a jamais vécu de sa plume : « Je ne voulais pas ou ne pouvais pas le faire. Tous ces postes me prenaient certes beaucoup de temps mais m'assuraient aussi une liberté totale... »

Né à Bogota en 1923, ce fils de propriétaires terriens et d'éleveurs, lesquels, au dire de son grand-père, « vivaient comme des riches et mouraient comme des pauvres », passera une partie de son enfance (de 2 à 14 ans) dans les brumes de l'Europe du Nord et chez les jésuites du collège Saint-Michel à Bruxelles. Lecteur « enragé », il y découvre Hector Malot, Dickens, Jules Verne, Walter Scott, « les Origines de la France contemporaine » de Taine, et — « quelle chose monstrueuse, à 12 ans, je n'ai rien compris », Michelet : « Je pensais alors que je ne retournerais



Alvaro Mutis : une insolente liberté

jamais en Colombie. Pourtant, chaque année, j'allais passer des vacances dans l'hacienda de mes ancêtres. Je me souviens encore de cette énorme plantation de café, de ces deux rivières qui y convergent, de cette ambiance tropicale, ô cette terre, c'était comme un cadeau qui m'était donné. » Faut-il voir dans ces aller et retour annuels, la source de son goût futur pour le voyage ? Toujours est-il que devant l'imminence de la guerre, et malgré la baisse vertigineuse du cours du café, Alvaro Mutis revient à Bogota, délaisse ses études — « le billard et la poésie m'ont fait échouer au baccalauréat » —, se marie et publie à 18 ans son premier poème, « la Prière de Maqroll.

el gaviero » : « Grâce à l'influence conjugée de Baudelaire et de Rimbaud ! Sans oublier Lamartine — on me dit que ce n'est pas un grand poète ! Ça me fait une belle jambe ! J'y reviens toujours. Vous savez, je n'ai découvert la littérature espagnole que très tardivement : Azorin et la génération de 1898 en 1945, Galdos en 1985. Je fais une exception : « Don Quichotte... Le plus grand livre, lu et relu, dans l'édition qui appartient à mon père... » Quel étrange écrivain colombien que celui-ci, prisant avant tout les littératures anglaises et françaises. Hanté par la mer, la mouvance, la marginalité, les causes perdues — d'où son admiration pour Byzance, la civilisation arabo-andalouse dis-

parue, l'inachevé —, il a fait de J. Conrad un de ses écrivains de prédilection : « Dès ma plus tendre enfance, je fus troublé par le concept de l'échec. Il nous accompagne notre vie entière. Il n'y a pas de vainqueur, car pour chaque victoire, combien de Waterloo quotidien ne devons-nous pas endurer ? Conrad ne m'a pas influencé. Je me suis reconnu en lui. Avant que je ne le lise, il faisait déjà partie de ma famille. »

Auteur de dix recueils de poèmes et de quatre romans, Alvaro Mutis est dans la littérature latino-américaine d'aujourd'hui un cas unique, qui, pour paraphraser Drieu La Rochelle, « vaut le voyage ». Il faut l'entendre, calé dans un fauteuil, le regard pétillant de malice, vous confier comme il est passé lentement et comment par inadvertance du poème au roman et comment il est alors resté « avec les mains chaudes, dirait-on en espagnol » et la certitude qu'il devait entamer un autre cycle, une nouvelle histoire. Il faut écouter ce grand lecteur de Proust nous parler « des mécanismes de la mémoire qui le préoccupent tant, de ces pans de vie qu'on peut tout soudain oublier, cacher, magnifier ». Il faut savoir regarder ses mains s'élever ou s'abaisser au rythme de paroles qui ne sont jamais des sentences mais qui ne touchent qu'à l'essentiel, à l'irréfutable : « Ce qui m'intéresse à soixante ans, ce ne sont ni les chameaux, ni les chameliers, ni même la caravane mais le déplacement de cette dernière... »

G.C

Traces de vie

ILONA VIENT AVEC LA PLUIE

de Alvaro Mutis, traduction d'Annie Morvan (Sylvie Messinger, 96 F).
LA NEIGE DE L'AMIRAL, traduction d'Annie Morvan (Sylvie Messinger, 98 F).
LA DERNIÈRE ESCALE DU TRAMP STEAMER, traduction de Chantal Mairrot (Sylvie Messinger, 92 F)

PLUS que le personnage obsessionnel d'une œuvre, Maqroll el Gaviero en est le symptôme, le symbole, l'archétype, le modèle. Pièce maîtresse de la marine à voile, le gabier avait jadis deux fonctions : juché dans les hunes, il surveillait la manœuvre des focs et le gréement du beaupré ; stationné dans les ports, il en faisait entrer ou sortir les bâtiments de l'Etat. Inauguré avec « la Neige de l'amiral » (février 1989), le second volet des « Entreprises et tribulations de Maqroll el Gaviero » se poursuit aujourd'hui avec « Ilona vient avec la pluie » et se clôturera en avril 1990 avec « le Bel mourir ».

Né un soir de 1942, dans un poème « mais déjà sans nationalité ni vi-

sage pour ne pas en faire, comme chez les romantiques allemands, le héros d'une ballade », Maqroll en verra pas, lors de son passage dans l'univers romanesque d'Alvaro Mutis, sa notice biographique s'étouffer, tout juste apprendra-t-on dans « le Bel mourir » « qu'il possède un passeport chypriote évidemment faux ! »

Nul besoin pour le lecteur de mettre sur cet antihéros un visage car, pour lui, comme chez Laurent de Médicis, le temps revient : aucune naissance, aucune mort, aucune ride. Maqroll ne traverse pas le temps, ne peut en subir les outrages car il est lui-même à l'intérieur du temps, le constitue, s'y déplace. Ainsi ne faut-il pas chercher dans les romans d'Alvaro Mutis une continuité chronologique. Chaque personnage, qu'il s'agisse de l'ami libanais armateur, d'Ilona ou de Flor Estebes, crée sa propre unité, poétique et temporelle : « Ce que je voulais, c'était montrer des personnages à différents moments de leur existence », dit Alvaro Mutis.

qu'il se perde dans la pénombre végétale de la forêt comme dans

« la Neige de l'amiral », qu'il se laisse emporter par la mort qui efface le souvenir comme dans « Ilona vient avec la pluie », qu'il vienne s'échouer dans l'atmosphère congelée d'Helsinki comme dans « la Dernière Escale du Tramp Steamer ». Dernier titre très significatif car, bien que ce livre n'appartienne pas à la trilogie, il est comme les autres habité par la même obsession de l'échec.

En étudiant la relation étrange qui lie un homme et son bateau, Alvaro Mutis nous parle encore de ces voyages avortés, de ces navires qui ne relient rien, de ces « rafiots démantelés, usés qui hantent certains ports des Caraïbes ».

Un livre d'Alvaro Mutis ne se résume pas. Il doit se lire du dedans car aucun ne relate une expérience directe qui serait celle de l'auteur, et si autobiographie il y a, elle passe par les sens et la culture. Ces voyages sont tous vécus par El Gaviero dans des lieux que l'auteur connaît parfaitement mais à l'intérieur desquels se meuvent des récits imaginaires.

Aventures physiques, aventures culturelles que celles du gabier, homme de lectures, être religieux, violemment attiré par les choses de

l'esprit et du savoir qui ne voyage jamais sans le « Saint François d'Assise » de Jorgensen : « Un voyage qui ne serait pas accompagné d'un témoignage culturel est pour moi impossible. »

Au bout du compte, au bout des voyages pourrait-on écrire, rien n'est plus concret que cette littérature-là. On sent chez Alvaro Mutis un soin minutieux porté à l'écriture, à la musique de la phrase, au rythme : on mange presque du mot. Ce qui visiblement intéresse notre auteur, ce sont les ambiances, les couleurs, les odeurs, l'obsession sensorielle des objets. Car si d'un côté l'auteur ne cesse de nous parler de ces héros traversés par des destins contraires, adverses, de ces marginaux dont la liberté n'est acquise qu'au prix de souffrances, de manques, d'absences, de l'autre, il évoque avec une force vitale cette Colombie de la « tierra caliente », celle des plantations de cannes à sucre et de café situées à 1 800 m d'altitude, là où règnent l'humidité, la pluie, là où lentement, dans le calme et la sérénité, pousse un monde qui n'a rien à voir avec la violente destruction des tropiques, leur poussière, leur chaleur, leur végétation

Gérard DE CORTAIZE